

SIGNATA 5 (2014)
ANNALES DES SÉMIOTIQUES/
ANNALS OF SEMIOTICS

**Littérature et sémiotique :
histoire et épistémologie**

**Literature and Semiotics:
History and Epistemology**

Dossier dirigé par
Jean-Pierre Bertrand, François Provenzano et Valérie Stiénon

Presses Universitaires de Liège
2015

PRÉSENTATION / INTRODUCTION

Jean-Pierre BERTRAND
Université de Liège

François PROVENZANO
Université de Liège

Valérie STIÉNON
Université Paris 13

Poser la question des liens entre sémiotique et littérature oblige nécessairement à poser un regard rétrospectif sur une période qui paraît aujourd’hui révolue. L’émergence de la sémiotique comme discipline institutionnalisée est en effet contemporaine d’un profond changement de paradigme dans les approches du texte littéraire. Au cours de la décennie 1960, la terminologie linguistique, à la faveur du structuralisme ambiant, s’impose comme la nouvelle méthode rigoureuse de description des œuvres, indépendamment de toute visée philologique. La rencontre entre sémiotique et littérature produit, en un temps finalement très bref, un nombre considérable de concepts et d’instruments d’analyse, qui vont de la théorie du dialogisme et de la polyphonie à la sémanalyse en passant par la narratologie et la sémantique structurale.

Force est de constater que cette union ne va guère durer, en tout cas sous sa forme initiale, au-delà des années 1980 — Antoine Compagnon (1998, p. 9) situe précisément cet « âge d’or » de la théorie entre 1966 et 1973, premier choc pétrolier. Ce découpage historique se comprend notamment, selon Compagnon, à la lumière du rapport polémique que la théorie entretient avec le sens commun : « Il y a théorie quand les prémisses du discours ordinaire sur la littérature ne sont plus acceptées comme allant de soi » (Compagnon 1998, p. 15). Or, la fin des Trente Glorieuses semble marquer un reflux de la croyance dans les vertus de la critique, ou une forme d’institutionnalisation de la critique qui en édulcore la nature oppositionnelle. Un bilan comparable à celui de Compagnon, quoique plus polémique sans doute, avait également été dressé par Thomas Pavel dans son célèbre *Mirage linguistique* (1988), qui perçoit quant à lui le recul du paradigme linguistique de la « modernisation intellectuelle » à partir du début des années 1980¹.

1. Pavel (1988, p. 9) note en effet « l’apparition en 1983 et 1984 d’une série d’ouvrages philosophiques et littéraires prenant la défense du rationalisme et critiquant le paradigme structuraliste et post-structuraliste ».

Après ce pic théorique, la sémiotique poursuit sa voie vers d'autres objets, tandis que les études littéraires actent le moment textualiste et techniciste comme l'un des épisodes de leur histoire disciplinaire², qui reste encore aujourd'hui profondément marquée par les approches historicistes traditionnelles (monographies sur des auteurs ou des écoles). Et force est de constater que ces théories et ces concepts ont infiltré durablement, en se figeant, l'enseignement de la littérature, du moins au niveau de l'enseignement secondaire et quelquefois à l'université.

Le premier objectif de ce dossier est dès lors de saisir cette rencontre entre sémiotique et littérature dans la perspective d'une histoire des idées, en se demandant ce qui, dans la conjoncture des années 1960, a pu favoriser cette rencontre, l'intensifier, puis la rendre caduque ou obsolète. Ce premier ordre de questionnement a aussi pour but de dresser l'inventaire des apports conceptuels de cette rencontre et le constat de leur fortune relative sur le long terme : qu'est-ce qui a survécu, et sous quelles formes, qu'est-ce qui a disparu, et pourquoi, parmi l'important outillage sémio-littéraire de la période structuraliste ? Enfin, cette perspective historique devrait permettre également de rendre compte de la logique de dispersion (en synchronie et en diachronie) des sémiotiques qui émergent (et connaissent des durées de vie diverses) en regard de la chose littéraire. Nul besoin de rappeler ici les divergences qui séparent les approches de Greimas, d'Eco, de Kristeva, de Barthes (*des Barthes, plus justement*), tous auteurs qui appartiennent pourtant au canon de ce qu'on appelle encore parfois la « sémiologie de la littérature »³ : c'est cette tension entre forces centrifuges et forces centripètes, interne au champ sémiotique, que nous avons ici l'ambition d'éclairer, en la resituant dans son contexte intellectuel (c'est-à-dire inséparablement théorique, sociologique, voire politique). La contribution de Gianfranco Marrone vise à rencontrer cette ambition, en se portant sur « l'âge d'or » de la sémiotique littéraire, et en particulier sur trois de ses plus illustres représentants (Greimas, Barthes et Eco), pour mieux comprendre certaines apories de la recherche sémiotique actuelle.

-
2. On peut ici renvoyer également à l'ouvrage, tout juste paru en italien, de Rossana De Angelis (2014), qui s'attache aux « sémiotiques et herméneutiques de la seconde moitié du vingtième siècle ». Par ailleurs, ce moment particulier de la théorie littéraire continue de constituer un enjeu pour la postérité, comme en témoigne par exemple le récent volume célébrant les 40 ans du fameux colloque de Cluny (Ablali & Kastberg Sjöblom éds, 2010) et dans lequel c'est l'analyse du discours qui est particulièrement bien représentée.
 3. C'est par exemple sous cet intitulé que la matière figure au programme des cours à l'Université de Liège. Par ailleurs, le terme « sémiologie », associé à l'étude de la littérature, semble connaître un certain renouveau, comme en témoigne l'ouvrage récent d'Andrea Del Lungo (2014), qui porte en sous-titre : « Sémiologie et histoire de la représentation littéraire ». Dans l'article qu'il consacre à la « Sémiotique » dans le *Dictionnaire du littéraire*, Jean-Marie Klinkenberg (2002, p. 708) parle d'une « sémiotique ou sémiologie littéraire, qui a pris le nom de "poétique" ». Quant au *Dictionnaire de la critique littéraire*, il parle d'une « sémiologie littéraire [qui] s'est pour une large part confondue avec l'analyse linguistique des textes » (Gardes Tamine & Hubert 2004, p. 199).

Mais c'est surtout dans la section du dossier réservée aux témoignages que nous avons voulu répondre à ce souci d'historicisation. En interrogeant certains des acteurs de ces années sémio-littéraires, nous avons cherché à retracer des parcours, à mesurer des rapprochements ou des mises à distance, à comprendre des affinités ou des désamours, à saisir en somme des passions intellectuelles au plus près de leur temporalité humaine⁴. Philippe Hamon, théoricien du personnage et du descriptif en littérature, rappelle le contexte d'émergence d'une discipline qui entendait avant tout dépasser l'histoire littéraire dans ses méthodes les plus traditionnelles, et indique la manière dont la sémiologie a pu nourrir sur le plan historique ses travaux sur l'idéologie et l'image telles qu'elles « affleurent » dans le texte du roman. Le Groupe μ, quant à lui, revient sur la genèse et sur la réception de sa fameuse *Rhétorique générale*, mais aussi sur la manière dont ce travail s'inscrit dans un programme, toujours en cours, visant rien moins que les « sources du sens » — une ambition de haute généralité que les auteurs défendent parfois de manière polémique contre certaines tendances disciplinaires actuelles. Enfin, Marc Angenot, nous fait découvrir comment son concept de « discours social » s'est fondé sur un substrat proprement sémiologique et comment il l'a fait dériver vers une nouvelle lecture de l'histoire des idées.

Le deuxième axe qui a structuré notre investigation consistait à inverser le questionnement : de « quelle sémiotique pour la littérature ? (et quand ?) » à « quelle littérature pour la sémiotique ? (et pour quoi faire ?) ». La perspective est ici de nature épistémologique, puisqu'il s'agit d'éclairer les rapports entre sémiotique et littérature du point de vue du projet de connaissance qui anime chacune de ces pratiques. À cet égard, trois grands types de rapports peuvent être dégagés.

Dans le premier type (sans doute le plus traditionnel), le texte littéraire est saisi comme objet d'analyse, soumis à la méthode sémiotique et à ses instruments. La question qui se pose dans ce cadre est la suivante : qu'est-ce qui, dans un texte littéraire, donne prise à (mais aussi : suscite, intéresse) l'approche sémiotique ? ; d'où dérive la variante : quels types de textes littéraires sont privilégiés par les sémioticiens dans leurs analyses, et pourquoi la méthode sémiotique s'impose-t-elle à eux ? En réponse à ces questions, et comme illustrations de ce premier type de rapport, on lira les contributions rassemblées dans la section « Applications » : Hamid Reza Shairi et Somayeh Kariminejad proposent une « sémiotique de l'alerte » corporelle en mettant les modèles de la sémiotique tensive à l'épreuve de deux textes littéraires persans et en défendant l'hypothèse que la littérature et la

4. À Philippe Hamon, au Groupe μ (Jacques Dubois, Francis Édeline, Jean-Marie Klinkenberg), à Marc Angenot, qui ont accepté de se prêter au jeu avec une grande générosité, nous adressons ici nos plus sincères remerciements. Cesare Segre avait gentiment accepté de témoigner lui aussi ; il nous a malheureusement quittés avant que l'entretien puisse se faire. Nous voudrions remercier notre ami et collègue Luciano Curreri, qui avait entrepris toutes les démarches auprès de Segre et avait minutieusement préparé l'entretien. Julia Kristeva nous a également accordé un entretien pour ce dossier, qui avait été retranscrit ; elle n'a ensuite pas donné son accord pour la publication dudit entretien.

sémiotique sont elles-mêmes prises dans une dialectique du *survenir* et du *parvenir*; Amir Biglari éclaire quant à lui le basculement thymique dans un poème hugolien en convoquant également la sémiotique tensive, telle qu'elle s'est attachée à l'étude de la passionnalité; de dynamique passionnelle il est également question dans *La Religieuse* de Diderot, dont Houda Landolsi entreprend d'éclairer les programmes narratifs à l'aide des instruments de la sémiotique greimassienne.

Un deuxième type de rapport entre sémiotique et littérature, plus égalitaire si l'on veut, se noue si l'on considère la littérature comme un soutien bienvenu à la théorie sémiotique, un beau cas, voire un beau prétexte. Toutes les grandes problématiques de la sémiotique (du récit aux pratiques, en passant par l'énonciation et le sensible) ont trouvé dans la littérature un terrain favorable à leur illustration et à leur approfondissement. Deux grandes questions peuvent être soulevées dans ce cadre : d'une part celle de la généralisation (de ces problématiques et des concepts qui les accompagnent) à d'autres terrains que la littérature (par exemple les arts plastiques), d'autre part celle des avantages que le biais littéraire offre au sémioticien. Les articles de Sémir Badir et Denis Bertrand se confrontent à cette vaste problématique. Le premier envisage la catégorie du « thème », largement répandue dans les études littéraires, comme instrument d'une déconstruction des cloisonnements disciplinaires au sein des humanités ; le second relève le défi d'une confrontation entre l'œuvre d'un romancier (Zola) et celle d'un peintre (Cézanne) pour à la fois manifester concrètement « l'unicité du sens à travers les différents langages », et éclairer, à l'aide des instruments sémiotiques, les points de rupture esthétiques et conceptuels entre le verbal et le plastique. Cette même zone de frontière fait l'objet de la réflexion proposée par Bernard Vouilloux, qui convoque quant à lui la longue tradition d'études rhétoriques, philosophiques et esthétiques sur l'*ekphrasis* pour aborder la question de la traduction intersémiotique.

Enfin, un troisième type de rapport, sans doute moins évident, inverse la hiérarchie du premier rapport, puisqu'il consiste à envisager la littérature elle-même (mais laquelle ?) comme productrice d'une théorie sémiotique à part entière, un peu à la manière dont Gilles Deleuze (1964) avait dégagé de la *Recherche* la sémiologie proustienne. L'exploration de ce type de rapport ouvre un vaste de champ de questions, qui nous semblent avoir trait plus globalement aux conditions esthétiques du sens et de sa théorisation. Pascal Durand offre avec son article un important jalon dans ce domaine, en démontrant à partir du cas Mallarmé à quel point l'esthétique d'un poète peut être animée par une profonde distinction théorique entre sens et signification.

Affaire d'histoire et d'épistémologie, la question envisagée par ce dossier est aussi affaire de disciplines, et plus particulièrement de partages et de ralliements disciplinaires. Se dit-on littéraire-sémioticien, ou l'inverse ? Quelles autres disciplines sont convoquées, ou au contraire exclues, dans cette intersection ? Quand on s'occupe de littérature, quelles frontières, et avec quelle porosité, place-t-on entre la sémiotique et la rhétorique, la critique, la sociologie, la narratologie, la

sociocritique, l'anthropologie, ou d'autres disciplines encore? Ce troisième axe d'investigation du dossier est présent au détour de plusieurs des témoignages recueillis et évoqués plus haut. Il est surtout représenté dans les contributions qui interrogent plus frontalement la pertinence de la sémiotique parmi les nouvelles voies tracées en études littéraires. Ainsi, Christine Chollier dresse un bilan des apports de la sémiotique textuelle inspirée des travaux de François Rastier, notamment dans les études de traduction. Nathalie Roelens explore quant à elle les zones de recouplement entre la sémiotique urbaine et la géocritique littéraire, deux approches qui illustrent l'intérêt croissant des sciences humaines pour la spatialité. Suivant une perspective comparable, à la fois de généalogie disciplinaire et de plaidoyer intellectuel, Pierre Popovic défend pour sa part les vertus d'une socio-critique nourrie de sémiotique, mais attentive à ce que cette dernière semble avoir voulu refouler du texte : sa socialité et son historicité.

L'ensemble de ces contributions, avec les témoignages qui les complètent, sont bien loin d'épuiser la question des rapports entre sémiotique et littérature. Plutôt que de considérer cette question comme un simple objet du passé, nous avons cherché à en cerner l'actualité, quitte à interroger cette actualité à la lumière d'une enquête généalogique. Cette enquête aura atteint son objectif si elle permet de mieux saisir les enjeux inséparablement théoriques et disciplinaires qui animent aujourd'hui le champ des études de lettres, et plus largement des humanités. Car c'est bien cet horizon que pointe finalement la tension du littéraire vers le sémiotique, et qui transparaît au fil de ce dossier : l'ambition d'inscrire la littérature parmi les premiers objets des sciences de l'homme, conçues en tant que sciences de la signification humaine.



Raising the question of connections between semiotics and literature inevitably leads to giving due consideration to a period that may seem to belong to the past. Indeed the emergence of semiotics as an institutionalized discipline occurred at a time of radical paradigmatic change in ways of approaching literary texts. During the 1960s, in a context influenced by structuralism, linguistic terminology became the new scientific approach to the description of literary works as opposed to any philological intention. Within a relatively short time the encounter between semiotics and literature resulted in a significant number of concepts and tools, from dialogism and polyphony to semanalysis, narratology, or structural semantics.

However, we can only note that this union was not going to last, at least in its initial form, beyond the 1980s — Antoine Compagnon (1998, p. 9) locates this 'golden age' of theory between 1966 and 1973, the year of the first oil crisis. Compagnon claims that such historical dating can be explained in the light of the polemic relationship between theory and common sense: 'theory develops

when the premises of ordinary discourse on literature are not taken for granted any more' (Compagnon 1998, p. 15, our translation). Now the end of the post-war thirty year boom coincided with growing scepticism about what criticism can do, and indeed with an institutionalisation of criticism that tended to blunt its oppositional capacity. In his famous study *Mirage linguistique* (1988, *The Spell of Language: Poststructuralism and Speculation*) Thomas Pavel had been led to a similar though more polemical assessment as he sees the linguistic paradigm of 'intellectual modernization' as losing its hold from the beginning of the 1980s.⁵

After this theoretical climax semiotics turned to other objects while literary studies recorded the technicist and textualist development as one of several in the history of a discipline⁶ that is still deeply influenced by a traditional historicist approach (monographies on authors or on schools). And we cannot but observe that these notions and theories have pervaded and at times perverted the teaching of literature, at least in secondary schools but sometimes also at university level.

The first aim of the present volume is to capture the encounter between semiotics and literature in the perspective of a history of ideas, *i.e.* inquiring into what elements in the 1960s were favourable to it, why it gained momentum, then declined. This first set of questions also aims at listing the conceptual results of the encounter, and how they fared in the long term: whether they survived, in what form, or disappeared, and why? Finally this historical perspective should also make it possible to account for the logic of dispersion (both synchronically and diachronically) of the several semiotics that emerged (and lasted for shorter or longer periods) when confronted with literature. No need to recall here the differences between approaches favoured by Greimas, Eco, Kristeva, Barthes (the various Barthes, we ought to say), those several authors who all belong to the canon of what is still sometimes called 'semiology of literature'⁷: we would like to shed light on this tension between centrifugal and centripetal forces within the field of semiotics as we located them in their intellectual context (inextricably involving theory, sociology, when not politics). Gianfranco Marrone's contribution

-
5. Pavel (1988, p. 9) remarks on the publication in 1983 and 1984 of a number of philosophical and literary studies that stand up for rationalism and criticize the structuralist and post-structuralist paradigm.
 6. We can also refer to Rossana De Angelis' recently published study (2014) which focuses on semiotics and hermeneutics in the second half of the 20th century. On the other hand this particular moment in literary theory is still significant today, as testified by the recent volume commemorating the 40th anniversary of the Cluny conference (Ablali & Kastberg Sjöblom eds., 2010), in which discourse analysis is prominent.
 7. This is the title of the course taught at the University of Liège. We can also note that the term 'semiology' associated with literary studies seems to be in fashion again as testified by Andrea Del Lungo's recent work (2014) with its subtitle 'Semiology and history of literary representation'. In his entry on 'Semiotics' in *Dictionnaire du littéraire* (2002, p. 708) Jean-Marie Klinkenberg refers to a literary semiology or semiotics that is now called poetics, while *Dictionnaire de la critique littéraire* claims that literary semiology has merged with linguistic text analysis (Gardes Tamine & Hubert 2004, p. 199).

particularly meets this ambition as it bears on the ‘golden age’ of literary semiotics, and more specifically on three of its most famous representatives (Greimas, Barthes, and Eco) so as to better understand some of the aporia in current semiotic research.

This historical dimension is particularly present in the section consisting of testimonies. As we questioned some prominent actors of literary semiotics, we tried to trace routes, to measure narrowing or widening distances, to understand affinities or dislikes, in fact to capture intellectual passions in their human temporality.⁸ Philippe Hamon, who developed a theory of characters and descriptions in literature, recalls the context in which the discipline appeared: its first aim was to go beyond traditional literary history; he also discusses how he used semiology in his own research on ideology and image as they show through the words in novels. The ‘Groupe μ’ traces the genesis and reception of its landmark study *Rhétorique générale*, but also how this particular work is actually part of a wider research programme that aims at no less than uncovering the ‘sources of meaning’ — a highly theoretical ambition which its authors are ready to stand up for against some current disciplinary trends. Lastly Marc Angenot exposes how his notion of ‘social discourse’ actually relies on a semiologic basis and how he developed it towards a new reading of the history of ideas.

Our investigation revolves on a second axis, namely an inversion of the initial question: instead of ‘what semiotics for literature? (and when?)’ we now ask ‘what literature for semiotics? (and what for?)’. The perspective is epistemological, since we wish to shed light on the relationships between semiotics and literature from the viewpoint of the kind of knowledge involved in the two fields. In this respect we can distinguish three kinds of relationship.

In the first (and probably most traditional) kind the literary text is perceived as object of an analysis carried out with the tools and method of semiotics. This begs the following question: in what element(s) in a literary text is a semiotic approach interested?; which leads to another: what kind of literary texts will semioticians turn to, and why should they privilege semiotics? To answer those questions and thus illustrate the first kind of relationship, we have brought together a number of contributions under the heading ‘Applications’: Hamid Reza Shairi and Somayeh Kariminejad outline a semiotics of “body awakening” while they use models of tensive semiotics to examine two Persian literary texts and suggest that literature and semiotics are both included in the dialectics of *survenir* (sudden happening); and *parvenir* (gradual event); Amir Biglari explores the thymic switch in a poem by

8. We sincerely thank Philippe Hamon, the ‘Groupe μ’ (Jacques Dubois, Francis Édeline, Jean-Marie Klinkenberg), and Marc Angenot, who agreed to answer our questions. Cesare Segre had also accepted our invitation; unfortunately he died before we could join him. We would like to thank our colleague and friend Luciano Curreri, who had contacted Segre and carefully prepared an interview with him. Julia Kristeva also granted us an interview for this issue, which had already been transcribed; she finally didn’t give her consent to the publishing.

Hugo in the light of tensive semiotics as developed in the study of passionality; the dynamic of passions is also involved in Houda Landolsi's discussion of Diderot's *La Religieuse* as she uses the tools of Greimas' semiotics to comment on the work's narrative programmes.

A second, somehow more balanced, kind of relationship between semiotics and literature is to be found in an approach that sees literature as a welcome support to (or a good pretext for) semiotic developments. All major semiotic issues (enunciation, narratives, sensory components, etc.) can be illustrated and further explored in literary texts. Two questions can be raised in this respect: on the one hand can those issues be extended to other fields outside literature (for instance the visual arts), on the other what are the benefits of a literary approach for semioticians? Such issues are at the heart of Sémir Badir's and Denis Bertrand's contributions. The former examines a category that is extensively used in literary studies, namely, a work's 'theme', as a tool to deconstruct disciplinary boundaries within the humanities; the latter compares Zola's novels with Cézanne's paintings to both expose that meaning is one however different the languages and shed light on aesthetic and conceptual discontinuities between words and images through semiotic instruments. The same boundary zone is explored by Bernard Vouilloux, who calls upon a long tradition of rhetorical, philosophical and aesthetic studies on *ekphrasis* to discuss intersemiotic translation.

Finally, a third, and less obvious, kind of relationship reverses the hierarchy present in the first kind since it consists in considering that literature itself (but what literature?) produces a semiotic theory in its own right, somehow in the way Gilles Deleuze had derived a Proustian semiology from *À la Recherche du temps perdu*. Exploring this kind of relationship opens onto an array of questions that touch upon the aesthetic conditions of meaning and of its theoretisation. Pascal Durand's article is a significant landmark in this field as it shows at the hand of Mallarmé's work to what extent a poet's aesthetics can be branded by a deep-seated theoretical distinction between meaning and signification.

While it touches upon history and epistemology, the issue on which this volume focuses also relates to disciplines, and more specifically of delimitations and fusions between disciplines. Can you be a literary semiotician or conversely a semiotic literary critic? What other disciplines are either called upon or excluded in such conjunction? If you work on literary texts, what are the boundaries (or absence thereof) between semiotics and rhetoric, critique, sociology, narratology, sociocriticism, anthropology, or still other disciplines? This third axis shaping our investigations can be found in several of the testimonies mentioned above. It is particularly present in contributions that squarely question the relevance of semiotics among the new avenues in literary studies. Christine Chollier examines how textual semiotics as inspired by François Rastier has contributed to translation studies. Nathalie Roelens explores the boundary zones between urban semiotics and literary geocriticism, two approaches that both illustrate the humanities' growing

interest in spaciality. Along a similar course combining disciplinary genealogy and intellectual argumentation, Pierre Popovic stands up for a form of sociocriticism that relies on semiotics but is attentive to a dimension that is often repressed in semiotics, namely the texts' social and historical inscription.

Together these various contributions and testimonies cannot in any way claim to give an exhaustive view on the relationship between semiotics and literature. Instead of locating the issue on the past we tried to trace its consequences in the present, unavoidably accompanied by genealogical inquiries. We will have achieved our objective if the present collection helps to better understand the theoretical and disciplinary strands that are currently woven in the field of literary studies, and more generally of the humanities. It is indeed this horizon that the tension of literature towards semiotics eventually points to, and that can be perceived all through the collection: the necessity to acknowledge the position of literature as one of the first objects of the humanities conceived of as sciences of human signification.

Références bibliographiques / Bibliographical references

- ABALI, Driss & KASTBERG SJÖBLOM, Margareta (éds, 2010), *Linguistique et littérature. Cluny, 40 ans après*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- COMPAGNON, Antoine (1998), *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil.
- DE ANGELIS, Rossana (2014), *Il testo conteso. Semiotiche ed ermeneutiche nella seconda metà del Novecento*, Pisa, Edizioni ITS.
- DELEUZE, Gilles (1964), *Proust et les signes*, Paris, PUF, 1964; rééd. 2010.
- DEL LUNGO, Andrea (2014), *La Fenêtre. Sémiologie et histoire de la représentation littéraire*, Paris, Seuil, « Poétique ».
- GARDES TAMINE, Joëlle & HUBERT, Marie-Claude (2004), *Dictionnaire de la critique littéraire*, Paris, Armand Colin.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2002), « Sémiotique », in ARON, SAINT-JACQUES & VIALA (éds), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, pp. 706-708.
- PAVEL, Thomas (1988), *Le Mirage linguistique. Essai sur la modernisation intellectuelle*, Paris, Minuit, « Critique ».